Du fond des vallées aux sommets : les villes précoloniales de l'Himachal et l'impact de la domination britannique sur la croissance urbaine

Autor(en): **Singh, Chetan**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen**

Band (Jahr): **8 (2003)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-9236

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DU FONDS DES VALLÉES AUX SOMMETS

LES VILLES PRÉCOLONIALES DE L'HIMACHAL ET L'IMPACT DE LA DOMINATION BRITANNIQUE SUR LA CROISSANCE URBAINE

Chetan Singh

Zusammenfassung

Vom Flusstal zur Hügelspitze. Vorkoloniale Städte in Himachal Pradesh und der Einfluss der britischen Herrschaft auf das urbane Wachstum

Der heutige indische Bundesstaat Himachal Pradesh im westlichen Himalaja bestand in der vorkolonialen Periode aus einer Anzahl kleiner, unabhängiger Fürstentümer. Die städtischen Siedlungen waren in der Regel Sitz der politischen und religiösen Autoritäten dieser Fürstentümer und lagen in den wichtigen Flusstälern, was die Kontrolle höher gelegener Gebiete ermöglichte. Mit der Ankunft der britischen Kolonialherren änderte sich die urbane Entwicklung grundlegend. Bestimmend wurden jetzt die *hill-stations,* welche die neuen Machthaber seit den 1820er-Jahren auf Anhöhen planten und errichteten. Sie dienten strategischen Zwecken und immer mehr auch als Fluchtorte vor dem tropischen Klima des Tieflands. Anders als die alten Kapitalen der Fürstentümer waren die schnell wachsenden *hill-stations* nicht in die lokalen Berggesellschaften integriert. Die Briten beuteten die lokale Umwelt aus und stützten sich zugleich auf die gesamten Ressourcen der indischen Kolonie. Allgemein lässt sich sagen, dass die neuen Bergstädte aus einer spezifischen Mischung von politischem Kalkül, ethnomedizinischen Theorien, Kolonialideologie und Nostalgie einer fremden Bevölkerung heraus entstanden.

QUESTIONS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

L'élaboration de critères pour distinguer les centres urbains des autres formes d'agrégation humaine a toujours été une tâche laborieuse et controversée, suscitant souvent plus de questions que de réponses. Parmi les critères de distinction, on a souvent évoqué des facteurs spécifiques tels que «la taille de la population, la densité de l'établissement, la proportion et la diversité des emplois non-agricoles».[1] Chacun de ces facteurs peut être ramené à de multiples interprétations, parfois contradictoires entre elles et nécessitant par conséquent une lecture critique. Il n'est ni possible ni nécessaire de les analyser en détail dans ce contexte. Pour notre propos, un rappel de ce que le terme «ville» implique devrait suffire.

Étant donné que les villes de l'Himachal (Inde du Nord), dans la région de l'Himalaya, avaient une taille qui ne dépassait pas celle de gros villages, il faut se souvenir des critères établis par Fernand Braudel, qui permettent de regrouper sous l'appellation de ville un large éventail d'agglomérations. Pour l'historien français en effet, «[...] le nombre n'est pas seul en cause. La ville n'existe, en tant que telle, que face à une vie intérieure à la sienne, la règle est sans exception; aucun privilège ne la remplace. Pas une ville, pas une villette qui n'ait ses villages, son lambeau de vie rurale annexée, qui n'impose à son ‹plat pays› les commodités de son marché, de ses boutiques, de ses poids et mesures, de ses prêteurs d'argent, de ses hommes de loi, même de ses distractions. Il faut pour *être,* qu'elle domine un empire, fût-il minuscule.»[2]

On tirera également profit de l'observation d'Emrys Jones qui souligne les difficultés inhérentes à un contexte dans lequel «un village est presque une ville et une ville n'est pas si différente d'un village». Selon cet auteur, la solution consiste à accepter la définition locale. «Une ville est dès lors ce que la population locale définit en tant que telle. Cette approche diffère des critères que l'on utilise pour les analyses statistiques mais elle n'est pas pour autant moins réelle.»[3]

Si l'on accepte une telle définition inclusive de la ville, force est de reconnaître que, contrairement à de nombreux villages, les villes sont habituellement dépendantes des surplus agricoles dégagés par les paysans établis *extra-muros.*[4] Les sociétés non industrialisées qui ne recourent pas à l'importation de produits agricoles ne peuvent supporter que 13–15 pour cent

d'urbains permanents.[5] Un haut degré d'urbanisation ne peut être atteint que lorsqu'un producteur agricole est à même de couvrir les besoins d'au moins dix individus. Une société dont une proportion significative de la population réside dans les villes renvoie dès lors à une agriculture capable de produire plus que ce dont les cultivateurs ont eux-mêmes besoin.[6] À ce propos, on a relevé qu'en raison de leur forte productivité, les régions rizicoles étaient capables de supporter de hauts niveaux d'urbanisation et qu'«un hectare de terre destinée à la riziculture peut nourrir une population double par rapport à un hectare semé avec du blé».[7]

Les surplus agricoles ne sauraient toutefois expliquer à eux seuls l'existence des villes. Il faut aussi un système d'organisation socio-politique et un contexte culturel particuliers. Dans le nord-ouest de l'Europe, les villes se sont développées autour des sièges épiscopaux et des princes, des centres politiques et administratifs, ou près des châteaux. Les habitants qui s'y installaient s'employaient dans les activités productives et marchandes qui pourvoyaient aux nécessités des abbayes, des cours et des territoires du prince.[8] Il importe de souligner que c'est moins le facteur militaire que l'économique qui a déterminé l'emplacement respectif des châteaux et des établissements commerciaux, à partir du moment où les châteaux sont devenus des dépôts pour les denrées de la seigneurie.[9] Finalement, la ville médiévale apparaît comme l'expression des «formes médiévales de gouvernement, de pensée et de production».[10]

D'après H. Lefebvre, l'étape suivante dans l'évolution de la ville est caractérisée par un «point critique », lorsque l'agriculture, jusque-là principal facteur économique, recule face à la croissance du capitalisme et à ses nouvelles méthodes de production et d'échange.[11] Avec l'émergence des systèmes urbains, les ressources régionales sont de plus en plus exploitées.[12] À cet égard, on a souligné que le processus d'urbanisation a été une excroissance du développement rural, dans laquelle l'activité économique passe de l'échange local et de la production pour les marchés locaux au niveau supérieur, à savoir le commerce à longue distance.[13] Cette approche est à mettre en lien avec la théorie des «lieux centraux», selon laquelle la ville fonctionne comme un point nodal pour de multiples finalités.[14]

Il y a toutefois une autre manière encore d'aborder le problème. Nous savons en effet que l'échange et le commerce ont la capacité de pénétrer et de relier entre elles des villes situées à l'intérieur de systèmes agraires.[15] Cette

interrelation commerciale entre les villes constitue le point de départ du modèle en «réseau» par lequel l'on peut essayer d'expliquer le processus d'urbanisation.[16] F. Braudel a souligné la lenteur des transports de l'époque pré-moderne et, par conséquent, le rôle crucial des innombrables petites villes en tant que relais.[17] C'est en raison de leur appartenance à des réseaux commerciaux et d'échange que de nombreuses villes ont surgi en bordure des déserts et sur les côtes en tant que points de rupture de charge.[18] Ces villes étaient souvent localisées en des endroits que l'on a nommés «zones de contact entre des régions naturelles».[19]

Centres de l'autorité politico-religieuse, de la production économique et des transactions commerciales, les villes ont aussi été des lieux de création et de diffusion de modèles culturels.[20] Le rôle culturel des centres urbains avait des implications politiques considérables. Dans les villes préindustrielles, les institutions éducatives et religieuses étaient des moyens importants à travers lesquels les élites exerçaient le contrôle social. En ce sens, il n'est guère surprenant que le cœur de la ville ait fonctionné comme centre de l'activité gouvernementale et religieuse.[21] Il y avait ainsi plusieurs aspects spécifiques aux centres urbains et parmi ceux-ci – selon H. Lefebvre – le fait qu'elles étaient situées entre un ordre proche et un ordre lointain. La ville, selon le sociologue français: «[...] c'est une *médiation* parmi les médiations. Contenant l'ordre proche, elle le maintient; elle entretient les rapports de production et de propriété; elle est le lieu de leur reproduction. Contenue dans l'ordre lointain, elle le soutient; elle l'incarne; elle le projette sur un terrain (le site) et sur un plan, celui de la vie immédiate; elle l'inscrit, elle le prescrit, elle l'*écrit.*»[22]

Bien que la taille de la population offre des repères pour identifier un centre urbain, il existe d'autres facteurs qui interviennent dans la définition d'une ville. Dans cette optique, il est possible que dans une société rurale une agglomération avec un nombre limité d'habitants puisse avoir assumé les fonctions d'une ville.[23] Tel est le cas de la région de l'Himachal, où la «ville» était moins une entité démographique qu'une réalité fonctionnelle. Le nombre et la taille des agglomérations ne constituent pas les critères les plus significatifs et les plus valables pour analyser le phénomène urbain dans cette région. D'autres facteurs interviennent pour déterminer la spécificité des villes par rapport aux villages de la région.

LA TRADITION: VILLES CAPITALES ET MARCHÉS

L'Himachal Pradesh, État membre de la République indienne, a été créé suite à la fusion des petites principautés de l'ouest de l'Himalaya, qui ont existé de manière indépendante – ou du moins autonome – durant plusieurs siècles jusqu'en 1947. Ces principautés montagnardes ont émergé suite à d'intenses accrochages et de longues confrontations entre les chefferies locales *(ranas* et *thakurs)* qui contrôlaient des territoires certes petits mais d'une grande importance stratégique.[24] La plus étendue de ces principautés était située le long de la principale vallée de la région.[25] La vie de cet État monarchique tournait autour d'une personne (le *raja)* et de la ville capitale qui devint le centre de l'autorité politico-religieuse.

Dans l'Himachal précolonial, il existait de multiples agglomérations possédant un caractère urbain. Presque toutes – à quelques exceptions près – étaient les capitales d'anciens royaumes. Pour cette raison, elles avaient divers traits communs: elles étaient avant tout les sièges du pouvoir politique et possédaient, à ce titre, les caractéristiques de la «domination» que Braudel estime spécifique à la ville.[26] Par ailleurs, on trouvait dans ces villes les temples consacrés aux divinités du royaume.[27] Le pouvoir politique et l'autorité religieuse se trouvaient ainsi concentrés en une seule ville.

La localisation géographique des capitales et leur situation stratégique le long d'importantes rivières leur assurait l'accès aux vallées environnantes et le contrôle de leurs ressources. Irriguées par les rivières, ces vallées constituaient la ressource principale de toutes les principautés de montagne. Les nombreuses vallées isolées, sans liens véritables avec le reste de la principauté, étaient en quelque sorte connectées entre elles à travers la médiation économique et idéologique des capitales.

Même si elles n'étaient pas de véritables centres manufacturiers et si la demande de biens de consommation demeurait souvent modeste, plusieurs de ces villes étaient aussi d'importantes étapes à l'intérieur d'un large réseau d'échanges qui s'étendait au-delà des frontières. Le *raja* et le cercle restreint formant la classe dominante résidant en ville demeuraient, grâce à leurs importants revenus, les principaux consommateurs au sein du royaume.

Les villes traditionnelles de l'Himalaya occidental remplissaient donc des fonctions similaires et se ressemblaient. Le palais du *raja* et le temple (ou les temples) étaient situés en des lieux stratégiques. Un marché permanent (le

bazar), probablement le plus important du royaume, se trouvait dans la ville et constituait son cœur commercial. Près du *bazar* se trouvait souvent un ample espace ouvert (un *chaugan* ou un *maidan)* où les caravanes campaient périodiquement et où avaient lieu les foires saisonnières.[28]

Une analyse plus fouillée de quelques-unes de ces villes permet de mieux illustrer ces aspects. Les principautés de Kahlur et de Bashahr, qui contrôlaient la vallée de la rivière Satlej, avaient pour capitales respectives Bilaspur et Rampur. Les deux villes étaient situées sur les rives du Satlej et étaient des résidences royales, fondées lorsque les États monarchiques des montagnes consolidèrent leur position.[29] Bilaspur se trouvait en un «endroit en plaine, ouvert et cultivé», tandis qu'autour s'érigeaient des «montagnes, hardies et élevées».[30] En raison de sa situation, au croisement de routes commerciales, la ville avait un rôle économique important. Rampur occupait une position analogue, à une altitude d'environ 1000 mètres. Pour les seigneurs de Bashahr, dont l'influence s'étendait sur les vallées fertiles situées au-delà des montagnes bordant la rivière Satlej, il devint important de quitter leurs places fortes des hauteurs de l'est et de s'établir en des points-clés de la vallée principale du Satlej. Ces endroits permettaient de contrôler les ressources des deux rives du fleuve par où transitait tout le trafic marchand. Rampur était naturellement la plus importante de ces localités.[31]

Le long de la vallée de la rivière Beas se trouvaient les États de Kangra et Kulu.[32] Le territoire de Kangra, proche des plaines de l'Inde du Nord, était caractérisé par un paysage ondulé et une vallée ouverte, bordée de hauts-plateaux. La localisation de Nagartok (ville du Kangra) et celle de sa forteresse, située sur un affluent du Beas, étaient dictées par des considérations d'ordre militaire. Cette priorité n'a pas entravé l'appropriation des ressources économiques par le *raja.*[33] Au début du XVIIe siècle, la principauté passa en tout cas sous le contrôle des Mogols et la forteresse de Kangra devint le quartier général d'un district administratif de l'empire mogol.[34] Dans le district de Kangra peu de centres habités, hormis la capitale, pouvaient être considérés comme des villes. Parmi eux figurent un lieu de pèlerinage comme Jwalamukhi ou la ville commerciale de Nadaun.[35]

En amont, le long des rives du Beas, à environ 800 mètres, se trouvait la ville de Mandi, capitale de la principauté homonyme.[36] Le mot *mandi* indique une station commerciale ou un marché, deux fonctions que cette ville exerçait pour les diverses régions de l'État et pour le réseau extensif des

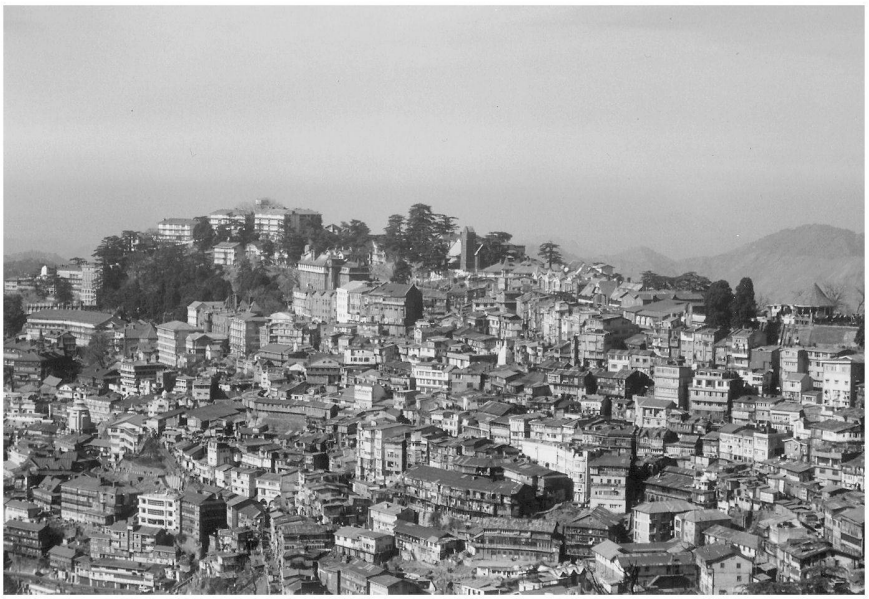

Fig. 1: *La ville de Simla.*

transactions commerciales.[37] L'observation d'un voyageur européen du XIXe siècle, qui releva que «le *bazar* de la ville est ample et bien fourni pour un endroit si insignifiant» ne saurait donc surprendre.[38]

Mandi, qui avait des fonctions religieuses et politiques, abritait le principal temple de la principauté. Son rayonnement politique se manifestait durant le festival de Shivaratri, lorsque l'autorité du *raja,* représentative de la divinité étatique, était rituellement renouvelée.

La principauté septentrionale de Kulu contrôlait quant à elle la partie supérieure de la vallée du Beas. Sa capitale, Sultanpur, était située à plus de 1200 mètres sur le «contrefort triangulaire d'un haut-plateau qui s'étend du pied des montagnes [...] vers la confluence du Serbari (Sarwari) et du Byas (Bead)».[39] Comme d'autres royaumes, Kulu avait aussi ses origines dans la haute vallée du Beas. En soumettant de nombreux *ranas* et *thakurs,* ses premiers chefs ont élargi leur contrôle territorial sur une large partie de la vallée. Au milieu du XVIIe siècle, ils contrôlaient les ressources économiques de la région et firent de Sultanpur la capitale du royaume. C'est probable-

ment en cette occasion que Raghunath fut élevé au rang de divinité de l'État.[40] Les rites assurant sa souveraineté et sa représentation en tant que *raja* étaient répétés chaque année durant les célébrations de Dusshehra. En cette occasion avait aussi lieu la foire annuelle. Une des principales routes commerciales reliant les plaines indiennes au Ladakh, au Tibet et à l'Asie centrale passait par Sultanpur, ce qui explique en partie son importance.[41]

Au bord du Ravi, la principale rivière de l'Himachal septentrional se trouve, à environ 1000 mètres, la ville de Chamba, capitale de la principauté de Chamba. Comme Sultanpur et Mandi, Chamba se situe à la jonction de deux rivières – Saho et Ravi. Le palais du *raja,* qui donnait sur le *bazar,* dominait la ville et un complexe monumental de temples ainsi qu'un vaste *maidan.*[42] Ravi est la seule agglomération de l'État qui peut être considérée comme une ville.

Rappelons que lorsque l'on parle de ville, le nombre d'habitants qui y résident peut être modeste. Bien qu'aucune information ne soit disponible pour la période précoloniale, les recensements réalisés durant la période britannique peuvent nous donner une idée à cet égard. La ville de Bilaspur comptait 3192 habitants en 1901, soit une diminution d'environ 2 pour cent par rapport à 1891.[43] Rampur subit une phase de baisse démographique au début du XIXe siècle suite au déclin de l'activité commerciale. Cette baisse se poursuivit probablement jusqu'au début du XXe siècle si bien qu'en 1901 la ville ne dénombrait que 1157 habitants.[44]

Dans la vallée du Beas, les villes jumelles du fort de Kangra (la vieille ville) et la ville près du temple de Kamgra comptaient en 1924–1925 respectivement 1745 et 1836 habitants.[45] Des chiffres suggèrent une baisse démographique dans un centre qui avait été autrefois au cœur d'un assez large et puissant royaume. La ville de Mandi semble avoir perdu une partie de sa population durant le XIXe siècle. Vers 1800, elle comptait en effet un millier de maisons; leur nombre se réduisit à 349 (occupées et non occupées) en 1881.[46] Par la suite, toutefois, la situation s'améliora: les recensements de 1891, de 1901 et de 1911 enregistrèrent en effet un accroissement de la population de l'État et même la ville de Mandi s'accrut de manière assez significative, en atteignant 7896 habitants en 1911.[47] Sultanpur, la ville la plus septentrionale du Beas ne comptait que 200 maisons en 1846 alors que leur nombre aurait été d'environ 400 en 1839.[48] Il s'agit d'estimations approximatives car en 1917 la ville atteignit une taille respectable de 3000 habi-

tants,[49] soit presque le triple de Rampur qui était la ville la plus septentrionale du Satlej. Chamba, comme on l'a vu, était la seule ville de montagne au bord de la rivière Ravi. Vigne, qui y arriva en 1835, estima qu'elle comptait un millier de maisons accueillant entre 4000 et 5000 habitants.[50] Son estimation ne doit pas être loin de la vérité car en 1904 Chamba comptait à peu près 6000 âmes.[51]

Avant de conclure cette partie, il importe de relever que les vieilles villes de l'Himachal étaient parties intégrantes de leur environnement politique et économique immédiat. Les ressources générées par l'économie locale les soutenaient. Leur gouvernement tournait autour du roi, de la caste et de la parenté et leur système de croyance socio-religieuse soutenait une société qui se modifiait lentement. L'arrivée des Anglais dans l'Himalaya occidental bouleversa ce régime.

LE NOUVEL ORDRE: STATIONS DE MONTAGNE ET SANATORIUMS

En Europe, la transition de l'époque prémoderne aux temps modernes est souvent allée de pair avec l'émergence du monde industriel. En Inde, la période coloniale amena un nouvel ordre qui présente un tableau d'une complexité extrême.

L'«occidentalisation» ajouta une dimension «externe» à la logique «interne» de l'histoire indienne, à telle enseigne qu'il est presque impossible de distinguer entre les transformations sociales inhérentes à un processus de développement endogène et celles induites par la colonisation.[52] L'évolution enregistrée sous la domination britannique résulte, pour une large part, de l'entrecroisement de la modernité occidentale avec l'Inde soi-disant «traditionnelle».[53] Une conséquence intéressante de cette interrelation est l'apparition d'un phénomène spécifiquement colonial, à savoir la station de montagne. Selon Antony Kong, ce phénomène a une forte dimension culturelle; c'est en effet la culture qui explique le mieux les raisons du choix des Britanniques de créer de nouvelles villes dans les montagnes, leur structure urbanistique, ainsi que le rôle des théories ethnomédicales lors de ces réalisations.

Dans les années 1820 et 1830 furent fondés dans l'Himachal et dans d'autres parties de l'Inde les premiers postes.[54] Initialement, l'établissement des sta-

tions de montagne fut l'aboutissement de projets et de calculs vagues et confus. Les bénéfices stratégiques de la fixation des établissements militaires en montagne sont immédiats. Ces postes pouvaient en effet contrôler le Panjab et l'Himalaya occidental et exercer une surveillance étroite sur les régions trans-himalayennes de l'Asie centrale et du Tibet.

Avec le renforcement des structures du gouvernement colonial s'accrut aussi la demande de services pour un nombre croissant d'officiers et de fonctionnaires britanniques. Les conséquences éventuelles d'une présence prolongée dans l'Inde tropicale pour un Européen devint une question d'intérêt médical et administratif. Pour cette raison, de nombreuses stations de montagne furent créées dans les années 1840 et 1850, probablement à cause du climat jugé plus agréable et sain pour les Européens. Cette opinion fut renforcée par les théories ethnomédicales qui se diffusèrent dans les années 1860,[55] et dont on trouve trace dans les observations des visiteurs occasionnels des stations. Andrew Wilson, qui travailla à et autour de Simla dans les années 1880, approuvait la pratique des autorités britanniques de se rendre dans la station durant l'été. Il pensait qu'il était «d'une grande importance que ses membres [du gouvernement britannique] ne s'exposent pas à l'influence accablante de la saison estivale indienne et de ses pluies».[56] En effet, l'on estimait que la «dégradation tropicale» représentait une menace majeure et que le bon sens «écartait la possibilité pour les colons européens de survivre au-delà de quelques générations en tant qu'Européens».[57] Seule la montagne offrait un environnement viable à plus long terme. Il fut d'ailleurs suggéré que des paysans écossais et irlandais s'établissent dans l'Himalaya.[58]

À l'origine, les montagnes étaient perçues comme sanitairement sûres et à l'abri de maladies comme la malaria. Pour des raisons médicales, il était donc recommandé qu'«un tiers des établissements destinés aux troupes européennes se situent dans la mesure du possible de façon permanente dans les montagnes».[59] Andrew Wilson alla même plus loin en soutenant que les soldats britanniques amélioraient leur force et leur forme en altitude![60] Avec l'apparition du choléra et du typhus dans plusieurs postes, il devint toutefois évident qu'ils étaient loin d'être à l'abri de toute maladie. Leur importance en tant que «lieux de convalescence» devint ainsi la raison de leur existence.[61] Une population entière avec une culture distincte arriva dans les villes de montagne. Lorsque Wilson parcourut les montagnes autour de Simla, il transita par Kasauli qu'il appela «un dépôt de régiments européens en convalescence». Par

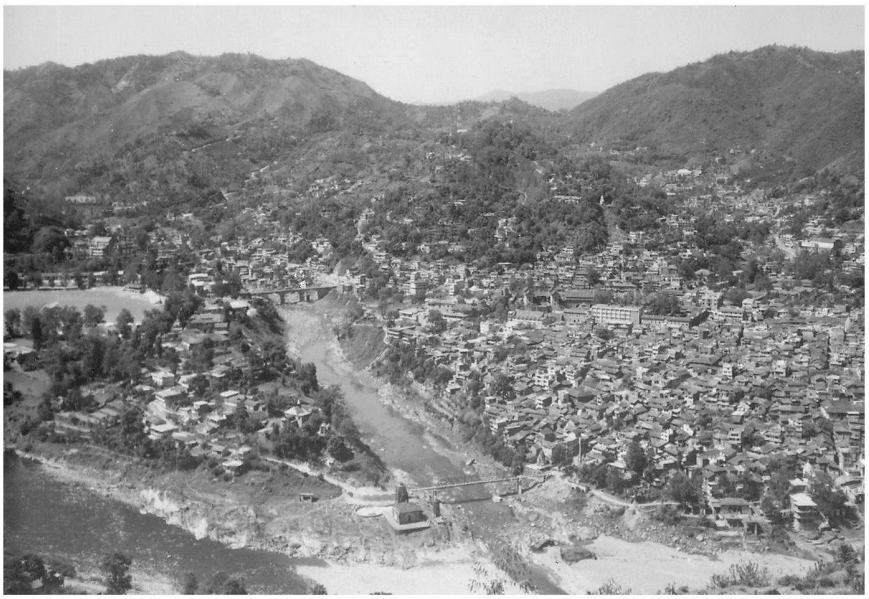

Fig. 2: *La ville de Mandi.*

la suite, il passa par Sanawar, un «asile pour des garçons et des filles de parents européens ou mixtes», et des «sanatoriums» (Dagshai et Sabathu) qui étaient également des «dépôts militaires» pour les soldats britanniques.[62] À la fin du XIXe siècle, les nombreuses stations de montagne parsemant les sommets étaient devenues une caractéristique dominante dans la région.[63]
La principale de ces villes était Simla. Le site, une crête boisée inhabitée, suscita, en 1817, l'intérêt des frères Gerard qui inspectaient la vallée du Satlej.[64] En 1822, le lieutenant Kenndy (agent politique pour les États de montagne du Panjab) y bâtit la première maison permanente.[65] En raison de sa localisation à 2500 mètres, des Européens en fin de convalescence commencèrent, en 1824, à construire des maisons avec la permission du gouvernement local.[66] Lord Amherst fut le premier Gouverneur Général de l'Inde qui visita Simla en 1827; il fut suivi, l'année suivante, par Lord Comberemere, le chef de l'armée qui s'y rendit avec son état-major au complet.[67] Vu le souci des Britanniques d'échapper aux désagréments des plaines durant la saison des moussons, le gouvernement britannique entama des négociations avec

les *rajas* de Patiala et Keonthal qui possédaient le territoire de Simla et ses environs. 16 villages furent achetés pour que des Européens puissent s'y installer.[68] En 1831, plus de 60 maisons pour des Européens sont attestées dans la ville.[69] En 1901, celle-ci atteignit 13'960 habitants.[70] Durant les années 1880, on bâtit d'importants bâtiments tels que le palais du Vice-roi, le quartier général de l'armée, l'office du télégraphe et d'autres édifices destinés à l'administration britannique qui y prenait ses quartiers durant l'été. D'autres immeubles imposants furent érigés par le gouvernement local: un hôpital, un palais de justice, un palais communal, des postes de police, etc.[71] Il en est résulté «une modification massive dans la géographie du pouvoir», dont le centre de gravité s'est déplacé «des plaines vers les montagnes».[72] En un demi-siècle, une ville fut créée dans la montagne, une ville qui servit à administrer l'Empire britannique aux Indes.

Simla fut la première mais pas la seule ville de l'Himachal à être directement reliée au système impérial. Elle était en effet trop grande et trop importante pour qu'elle reste isolée. D'autres postes, plus petits, surgirent en donnant lieu à une sorte de hiérarchie urbaine. Il s'agit d'une stratification qui, selon Dane Kennedy, reflète la nature de l'ensemble de la communauté coloniale britannique.[73] Dès 1815, les Britanniques décidèrent de conserver certains pans du territoire montagneux qu'ils estimaient très importants du point de vue militaire. Sur un sommet (à 1500 mètres) fut implanté le poste militaire de Sabathu.[74] Jusqu'en 1842, il fut occupé par un bataillon de soldats gurkas qui étaient entrés au service des Britanniques après leur défaite dans la guerre de Gorkha. Par la suite, ils furent remplacés par un régiment d'infanterie. Sabathu devint alors un lieu européanisé avec ses maisons pour les officiers britanniques, «une petite église catholique romaine et une école utilisée comme temple protestant».[75] Avec ses 2177 habitants en 1901, Sabathu était aussi grande que les plus vieilles villes de l'Himalaya occidental. Naturellement, la plupart de ses habitants étaient des soldats.[76]

Un emplacement similaire, composé de cinq villages, fut cédé sans compensation aucune en 1847 par le *maraja* de Patiala. Le cantonnement militaire de Dagshai, établi sur une montagne qui dominait le territoire environnant, se situait à une altitude de 2033 mètres. Il était occupé par un régiment d'infanterie britannique; en 1901, il comptait 2159 personnes.[77] 16 ans plus tard, en 1863–1864, d'autres territoires sur la route menant à Simla furent cédés par le *raja* de Baghat. Un servit de stand de tir pour le bataillon Sabathu,

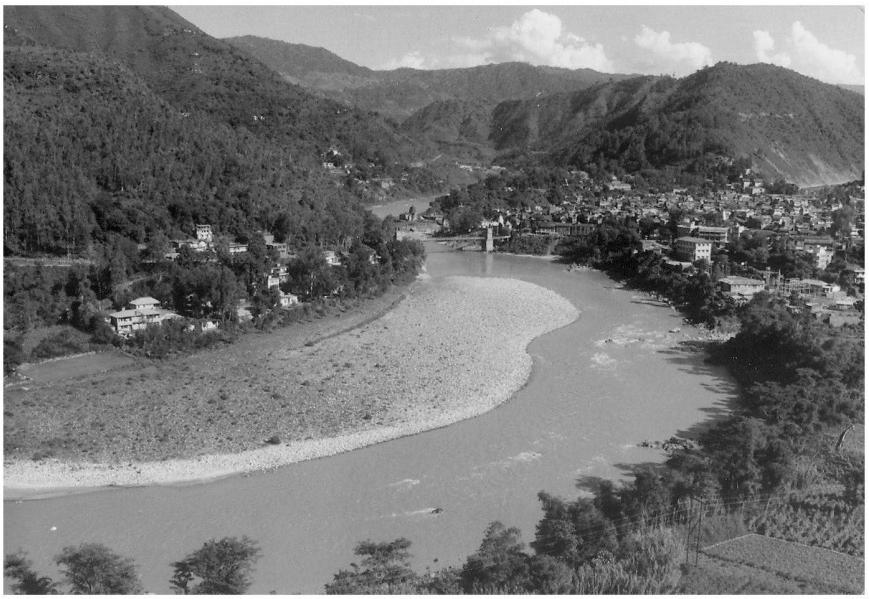

Fig. 3: *La ville de Mandi.*

pour devenir, au début du XXe siècle, le quartier général d'été pour un régiment d'infanterie britannique.[78]

Près de Simla, il y avait le poste militaire de Jutogh qui était utilisé comme cantonnement d'été par deux batteries de l'artillerie de montagne britannique et deux compagnies d'infanterie.[79] Après la révolte de 1857 et suite à la prospection du département militaire en 1859–1860, les postes militaires dans les montagnes de l'Himachal nord-occidental accrurent leur importance. Le cantonnement de Dalhousie fut créé en 1860.[80] Dans les années 1870, un sixième des forces britanniques en Inde était concentré dans les cantonnements de montagne; 20 ans plus tard, cette proportion était proche d'un quart.[81]

Une caractéristique des stations de montagne himalayennes était qu'elles surgirent sur des crêtes jusque-là non habitées ou presque. Ce qui ne signifie toutefois pas que ces espaces étaient inutilisés. Ils étaient en effet occupés par les dieux des villages (temples), les bois sacrés, les pâturages et les forêts qui appartenaient en commun aux villages situés au bas des reliefs.[82]

Cependant, la construction de villes nouvelles dans des territoires apparemment inoccupés semble avoir fourni à leurs bâtisseurs la possibilité de construire dans un espace «propre», dénué de toute influence indienne. Loin des vieilles villes et de la patrie, la population britannique s'est efforcée de reconstituer une communauté démographiquement similaire à celle du pays d'origine, en y intégrant des femmes et des enfants provenant d'autres villes indiennes. Pour atteindre ce but, et pour se conformer aux normes sociales de la patrie, l'on établit des institutions telles que «l'église, le club, la bibliothèque, le théâtre, le champ des courses et, dans certains cas, le musée».[83] Ces institutions représentaient tout ce qui caractérisait la *middle-class* dans la société métropolitaine, car il n'y avait évidemment pas de «classe ouvrière» européenne en Inde.

Le milieu le plus proche de la *working-class* européenne était celui des cantonnements où logeaient les soldats britanniques. Ils étaient situés à une certaine distance des emplacements civils[84] et de la population native locale. Leur relatif isolement était justifié par la nécessité de maintenir une distance de sécurité par rapport «aux deux fléaux majeurs de la vie dans les cantonnements des plaines, à savoir les boissons alcoolisées des *bazar* et les maladies vénériennes [...]. Quelques sentinelles devraient suffire pour préserver les stations de montagne de ces dangers.»[85]

Les stations de montagne avaient un coût qui fut payé en partie par la population des régions environnantes, la paysannerie locale en particulier. Le bois des forêts autour de Simla fut exploité à large échelle pour la construction d'immeubles à Simla, à Dagshai et à Sabathu.[86] À la fin du XIXe siècle, la principauté de Keonthal, près de Simla, n'avait «pratiquement plus de vieux *deodar,* tout ayant été vendu par les marchands de Simla».[87] Une fois construites, les villes – surtout les plus importantes d'entre elles comme Simla – continuaient à consommer d'énormes quantités de bois, en exerçant une pression sans précédent sur les forêts. L'eau était un bien particulièrement rare, surtout aux emplacements situés à proximité des sommets. Une fois encore, les ressources furent pillées aux dépens des villages environnants. L'eau des sources et des ruisseaux fut pompée jusqu'aux postes. Afin de garantir l'approvisionnement en eau de Simla, les terres de nombreux villages localisés sur une crête au nord-est furent rachetées (et les villages déplacés) pour créer un «collecteur d'eau». L'eau était captée à partir de nombreuses petites sources et acheminée vers le bas, jusqu'à la ville.

Mais la demande ne portait pas seulement sur les ressources naturelles. Une armée de travailleurs indiens fut affectée aux travaux les plus avilissants et aux tâches les plus astreignantes *(chaprasis,* balayeurs, terrassiers, ouvriers du bâtiment, portefaix, etc.) afin d'entretenir la minorité constituée par la population européenne. Selon une estimation faite en 1880, il y avait à Simla «environ 1500 Européens et plusieurs milliers de natifs». Le transport de Lord Auckland à Simla demanda les efforts de 1500 *coolies.* Dix ans plus tard, Lord Dalhousie utilisa les forces de 9000 travailleurs.[88]
Un système de travail forcé *(begar)* a longtemps existé dans les États de l'Himalaya. Le *raja* était autorisé à demander de telles prestations à ses subordonnés pour des buts officiels ou personnels. Les fonctionnaires d'État ne pouvaient par contre avoir recours à de telles prestations que pour des travaux d'intérêt public. Le statut de *begar* était certainement astreignant, mais même pour les paysans il n'impliquait que quelques jours de travail par année et ne leur imposait pas de longues absences.[89] Avec l'afflux continu d'officiers britanniques, la demande de *begar* devint de plus en plus aiguë et étouffante. La création des stations de montagne et le transfert annuel dans les montagnes du Vice-roi, du commandant en chef de l'armée et d'une multitude de secrétaires rendirent la condition de *begar* insupportable. Même après l'abolition du travail forcé, la demande continue de travail entraîna souvent l'«enrôlement» forcé des paysans comme porteurs durant de longues périodes.

CONCLUSION

Le gouvernement colonial est à l'origine d'un réseau de villes d'altitude, étrangères au monde de l'Himalaya occidental précolonial. C'était des villes oppressives et accablantes dans le sens où elles ne tinrent pas compte des logiques de la société montagnarde. L'occupation des crêtes heurtait les sensibilités culturelles et religieuses des populations locales; il en va de même pour le style de vie des Européens qui provoquèrent une pression sans précédent sur les ressources économiques et écologiques. Mais les stations de montagne prospérèrent, il est vrai, non pas grâce à l'apport des systèmes socio-économiques montagnards locaux, mais parce qu'elles eurent largement recours aux vastes ressources de l'ensemble de l'Empire britannique aux Indes.

De façon ironique, les villes des montagnes étaient entretenues par les ressources des plaines poussiéreuses, des marais et des forêts tropicales de l'Inde, soit les endroits d'où les Britanniques s'échappaient. De nombreux natifs étaient nécessaires pour entretenir les *sahibs* dans leur splendeur et leur confort, si bien que de «petites Indes» surgirent autour de ces villes. Les stations de montagne n'étaient donc ni britanniques, ni indiennes, ni même himalayennes. Elles naquirent d'une fascinante combinaison de spécificité temporelle, d'expédients politiques, de théories ethnomédicales, d'idéologie coloniale et de nostalgie d'une population étrangère vivant loin de son monde.

NOTES

1 J. de Vries, *European Urbanization, 1500–1800,* Cambridge (Mass.) 1984, p. 11.
2 F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe–XVIIIe siècle,* vol I: *Les structures du quotidien,* Paris 1979, pp. 423–424.
3 E. Jones, *Towns and Cities,* London 1969, p. 5.
4 E. A. Wrigley, «Brake or Accelerator? Urban Growth and Population Growth before the Industrial Revolution», in: A. van der Woude, A. Hayami, J, der Vries (eds.), *Urbanization in History. A Process of Dynamic Interaction,* Oxford 1990, p. 104. P. M. Hohenberg and L. Hollen Lees, *The Making of Urban Europe, 100–1950,* Cambridge, London 1985, pp. 17, 103.
5 P. Bairoch, «The Impact of Crop Yields, Agricultural Productivity and Industrial Costs on Urban Growth between 1800–1910», in: van der Woude et. al. (cf. note 4), p. 146.
6 Wrigley (cf. note 4), p. 101.
7 Bairoch (cf. note 5), p. 134. Cf. aussi p. 146 où il estime que «there are no significant differences in the yields of other agricultural products, rice-based systems would have an advantage of 140–150% over those based on wheat».
8 A. Verhulst, *The Rise of Cities in North-West Europe,* Cambridge, Paris 1999, pp. 42, 43, 66–7, 69, 119–20.
9 Ibid., p. 117. Jones (cf. note 3), p. 25. L'auteur fait allusion à la «fonction de marché» comme un élément critique dans la naissance des villes médiévales.
10 Hohenberg/Lees (cf. note 4), p. 20; de Vries (cf. note 1), p. 7.
11 H. Lefebvre, «Around the Critical Point», in: H. Lefebvre, *Writings on Cities,* Selected, translated and introduced by E. Kofman and E. Lebas, Oxford 1996, p. 122.
12 De Vries (cf. note 1), pp. 8–10.
13 Hohenberg/Lees (cf. note 4), p. 58.
14 Ibid., p. 69. Selon ces auteurs, le système est l'endroit où «a neat geometric mosaic of graduated centre structures the commercial, administrative and cultural needs of a region and eventually integrates regions into a unified nation».
15 Ibid., pp. 62, 66. Cf. aussi Verhulst (cf. note 8), p. 152.
16 Hohenberg/Lees (cf. note 4), p. 62.
17 Braudel (cf. note 2), p. 389.
18 Jones (cf. note 3), p. 10.
19 Hohenberg/Lees (cf. note 2), p. 49.
20 Ibid., p. 6, 38. Il a été suggéré que le système des places centrales est moins tolérant à l'égard des variations des valeurs et des traditions. D'autre part, le système en réseau

satisfaisait le pluralisme, mais à l'intérieur d'une structure clairement définie de domination et de dépendance.

21 G. Sjoberg, «The nature of the pre-industrial city» in: P. Clarke (ed.), *The Early Modern Town. A Reader,* London 1976, pp. 44, 46–47.

22 H. Lefebvre, «The Specificity of the City», in: Lefebvre (cf. note 11), pp. 100–101. L'ordre proche renvoie aux relations des individus dans un groupe tandis que l'ordre lointain renvoie aux régulations des institutions formelles telles que l'Église et l'État [«Spécificité de la ville», *Le droit à la ville,* Paris 1968 et 1972, p. 54].

23 Cf. aussi C. Smith, «Types of City-size Distributions. A Comparative Analysis», in: A. van der Woude et. al. (cf. note 4), p. 28.

24 J. Hutchison and J. Ph. Vogel, *History of the Punjab Hill States,* Lahore 1933 (réimpr. Simla 1982), 2 vols. Un des plus vieux États – Chamba – se développa dès le milieu du VIe siècle, le long du cours amont de la rivière Ravi. En 680, son expansion avait presque atteint Chamba town – la nouvelle capitale – récemment créée par le roi Sahilvarman. L'État de Chamba continua son expansion jusqu'au XVIIe siècle, vol. I, pp. 278, 279, 288, 293, 306, 308, 316. Dans les États de Kulu, Mandi et Suket le contraste entre les *rajas* d'une part et les *rana* et les *thakur* d'autre part se prolongèrent plus longtemps. Cf. vol. II, pp. 417, 425, 431, 442, 447, 450, 458, 460, 462; pour Kulu et vol. II, pp. 377–380, 383 pour Mandi.

25 C. Singh, *Natural Premises. Ecology and Peasant Life in the Western Himalaya, 1800–1950,* Delhi 1998, pp. 6–32.

26 F. Braudel, *The Identity of France,* vol. I: *History and Environment,* London 1989 (trad. par S. Reynolds), p. 121.

27 *Mandi State Gazetteer,* 1920, p. 110; *Kangra District Gazetteer (Kulu)*, 1917, p. 63; *Chamba State Gazetteer,* 1904, p. 179.

28 Cf. P. Kanwar, *Essays on Urban Patterns in Nineteenth Century Himachal Pradesh,* Shimla 1999, pp. 83, 92.

29 Ibid., pp. 85, 86. Sur le processus d'expansion de cet état, cf. aussi Hutchison/Vogel, vol. II (cf. note 24).

30 G. T. Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo, The Countries Adjoining the Mountain-Course of the Indus and the Himalaya, North of the Punjab,* s. l., s. d (vers le milieu du XIXe siècle) (réimpr. New Delhi 1981) 2 vols. Cf. vol. I, p. 62.

31 Kanwar (cf. note 28), p. 86. Rampur a été fondée soit à la fin du XVIIe siècle soit durant la première moitié du XVIIIe. La ville a tiré une partie de ses revenus du commerce, dont elle a donc partiellement dépendu. Fraser, qui parcourut en long et en large la ville durant la première décennie du XIXe siècle affirmait qu'elle était en un piteux état. J. B. Fraser, *The Himala Mountains,* s. l., 1820 (réimpr. Delhi 1982) pp. 256–257. Elle resta néanmoins la capitale du Bashahr.

32 Le royaume médiéval de Paithan (Nurpur) se trouvait aussi dans le bassin du Beas, mais nous avons renoncé à en discuter dans ce contexte.

33 *Kangra District Gazetteer, 1924–1925,* p. 493. La raison pourrait en être que la forteresse (nommée Kangra) et la ville (nommée Nagarkot) se trouvaient sur des chaînes de montagnes peu élevées, qui traversent le district, ce qui facilitait l'accès au reste du territoire. La rivière Beas coule quant à elle dans la partie méridionale du territoire de Kangra.

34 C. Singh, *Region and Empire. Panjab in the Seventeenth Century,* Delhi 1991.

35 W. Moorcroft and G. Trebeck, *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab in Ladakh and Kashmir; in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara, 1819 to 1825,* s. l., 1837 (réimpr. Patiala 1970), pp. 43, 46–47.

36 *Mandi State Gazetteer, 1920,* p. 21. La ville était située à la confluence du ruisseau Suketi avec le Beas. La première mention de la ville se trouve sur une inscription d'un temple datant de l'an 1442 de l'ère Saka, soit environ l'année 1520. Avant cette date, la famille dominante Mandi contrôlait uniquement Manglaur (dans le Kulu); par la suite, elle enva-

hit le territoire Suket pour contrôler la vallée du Beas. Cf. aussi Hutchison/Vogel (cf. note 24), II, pp. 177–178.

37 *Mandi State Gazetteer, 1920,* pp. 44, 50–51, 54–55. Cf. aussi Singh (cf. note 25), pp. 183–184, 186–187, 189, 195, 197–198.

38 Vigne (cf. note 30), I, p. 80.

39 Moorcroft/Trebeck (cf. note 35), p. 102.

40 Hutchison /Vogel (cf. note 25), II, p. 458.

41 Pour les activités commerciales urbaines, cf. Singh (cf. note 25), pp. 185, 189.

42 Vigne (cf. note 30), pp. 152–153; *Chamba State Gazetteer,* 1904, pp. 290–291.

43 *Simla District Gazetteer,* 1904, p. 20.

44 Ibid.

45 *Kangra District Gazetteer,* 1924–1925, p. 495.

46 Kanwar (cf. note 28), p. 97.

47 *Mandi State Gazetteer,* 1920, p. 77. Le journaliste relève aussi que Mandi était la seule ville de l'État et que «les villages de plus de 1000 habitants étaient vraiment rares».

48 Kanwar (cf. note 28), p. 97. En 1868, Sultanpur comptait 422 maisons et 1100 habitants.

49 *Kangra District Gazetteer,* 1917, part II, III & IV, p. 47.

50 Vigne (cf. note 30), I, pp. 152–153.

51 *Chamba State Gazetteer,* 1904, p. 290.

52 A. D. King, «Colonialism and the Development of the Modern Asian City: Some Theoretical Consideration», in: K. Ballhatchet, J. Harrison (eds.), *The City in South Asia. Pre-Modern and Modern,* London 1989, p. 2.

53 À cet égard, on a soutenu que l'influence majeure dans cette relation revenait à la culture qui aurait projeté son ombre sur presque tout. Ibid., p. 7. King souligne notamment l'influence de trois variables dans la relation entre la colonie et la métropole, à savoir la culture, la technologie et la structure du pouvoir colonialiste.

54 D. Kennedy, *Magic Mountains. Hill Stations and the British Raj,* Delhi 1996, p. 13; A. D. King, *Colonial Urban Development: Culture, Social Power and Environment,* London 1976, p. 157. Cet auteur estime qu'entre 1815 et 1847 furent créées 80 stations de montagne.

55 King (cf. note 54), p. 108.

56 A. Wilson, *The Abode of Snow. Observations on a Tour from Chinese Tibet to the Indian Caucasus, through the Upper Valleys of the Himalaya,* s. l., 1886 (réimpr., Ratna Pustak Bhandar, Kathmandu, Nepal 1979) p. 41.

57 Kennedy (cf. note 54), p. 33.

58 Ibid., pp. 151–52. Après 1857 l'on assiste à un fort accroissement des emplacements européens dans les hautes terres (cf. p. 154).

59 King (cf. note 54), 109. Il est certain que la mortalité des soldats européens dans l'Inde coloniale était beaucoup plus élevée que celle des soldats indiens. Pour le roi «sans la présence en Inde d'une force militaire européenne, les stations de montagne n'auraient pas pu se développer» (p. 158).

60 Wilson (cf. note 56), p. 33.

61 Kennedy (cf. note 54), p. 29.

62 Wilson (cf. note 56), p. 33.

63 King (cf. note 54), p. 159. Cet auteur explique les causes de la création tardive des stations de montagne en évoquant les modèles de résidence et les formes de développement urbain qui prévalaient dans la société métropolitaine de l'époque.

64 Ibid., p. 61.

65 *Simla District Gazetteer,* 1940, p. 120.

66 Ibid., p. 14

67 Ibid., p. 120. En 1829 fut bâtie une maison pour le gouverneur général, William Bentinck, mais il l'occupa seulement à partir de 1832.

68 Ibid., p. 14
69 Wilson (cf. note 56), p. 61. Cf. aussi Kennedy (cf. note 54), p. 163. Dans les années 1860 environ, 300 habitations européennes furent construites.
70 *Simla District Gazetteer,* 1904, p. 20.
71 Kennedy (cf. note 54), p. 163.
72 Ibid., p. 173
73 Ibid., p. 11.
74 *Simla District Gazetteer,* 1904, pp. 15, 118. Une large partie de ces territoires occupés étaient considérés comme une compensation pour les services rendus par les Britanniques en restaurant la souveraineté des gouvernements locaux sur ces territoire après l'expulsion des forces d'occupation népalaises. D'autres terrains à Sabathu furent acquis auprès du *rana* de Kuthar pour 80 Rs. seulement.
75 Ibid., p. 118.
76 Ibid., p. 20.
77 Ibid., pp. 15, 20, 118. On y construisit aussi une église catholique romaine.
78 Ibid., p. 15, 119.
79 *Simla District Gazetteer,* 1904, p. 117. Jutogh ne comptait que 375 habitants en 1901.
80 Kennedy (cf. note 54), p. 156.
81 Ibid., p. 158.
82 Singh (cf. note 25), pp. 101–111.
83 King (cf. note 52), p. 11.
84 La morphologie des villes coloniales a été théorisée de manière intéressante par King (cf. note 54), pp. 79–80. L'auteur fait allusion à une *«colonial third culture»* qui n'est ni complètement britannique ni entièrement indienne, mais essentiellement le fait des Britanniques aux Indes. Dans ce contexte, l'univers urbain de la *«colonial third culture»* comprendrait trois parties: le «cantonnement», la «station civile» et la ville («native») ou le «quartier».
85 Selon les notes d'une Commission royale citées par King (cf. note 54), p. 117.
86 Kanwar (cf. note 28), p. 122. Selon une estimation, 7000 m^3 de bois étaient utilisés chaque année à Simla durant les années 1880 et à la fin du XIXe siècle c'étaient encore 2400 m^3 qui étaient consommés chaque année. Kennedy (cf. note 54), p. 53.
87 *Simla Hill States Gazetteer,* 1910 (Keonthal), p. 9. Le deodar était le cèdre himalayen fournissant le meilleur bois de la région.
88 Kennedy (cf. note 54), p. 177.
89 Pour une analyse du système du *begar*, cf. J. Negi, *Begar and Beth System in Himachal Pradesh. A Study of Erstwhile Shimla Hill States,* New Delhi 1995.

Leere Seite
Blank page
Page vide